

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2014

Premier prix

Lise-Audrey Blackburn
École secondaire Les Etchemins

Caleçon et corset

Les yeux remplis de larmes, ma vision était altérée. Je ne voyais rien et surtout je ne désirais rien voir. Ma famille était réunie autour de ce qui restait d'elle, tous portant le deuil dans leur cœur et chantant leur chagrin en prière pour la paix de son âme. Les funérailles étaient pour ma sœur Claire, qui avait le même visage et le même âge que moi. Elle était morte à l'âge de 13 ans, le 3 juillet 1906, renversée par une calèche alors qu'elle rendait visite à notre mère.

Il n'y a pas si longtemps, nous étions tous réunis. Père, mère, mes grandes sœurs Victorienne, Rose et Claire, mon petit frère Clément, ma petite sœur Marianne et moi vivions sur une petite ferme à Beaumont. Depuis, le petit Philippe s'était ajouté à la famille. À l'été 1903, mon père confia la ferme à son frère afin de participer à la construction du pont devant relier les rives sud et nord du fleuve Saint-Laurent. Nous quittâmes Beaumont pour nous établir dans la paroisse de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Charny.

En mai 1906, ma Victorienne s'était mariée et était partie vivre avec son mari. Avant son mariage, elle travaillait avec Rose dans une usine de la capitale pour aider à subvenir aux besoins de la famille. Elles avaient été embauchées, deux ans auparavant, par la Dominion Corset, une industrie spécialisée dans la fabrication de sous-vêtements féminins et, bien sûr, de corsets. Cette compagnie était la plus grande industrie de Québec et n'employait que des femmes célibataires, leur permettant de survivre dans cette société masculine. Il avait été convenu que Claire allait remplacer Victorienne dans son travail, ce qu'elle faisait déjà depuis quelques semaines. Quant à moi, Alphonse, le plus âgé des fils, j'avais été envoyé à l'école pour pouvoir offrir un meilleur avenir à ma famille. Nous arrivions à nous en sortir convenablement, mais malheureusement ma sœur d'âme nous quittait pour l'autre monde.

En chemin vers la maison, je levai les yeux vers le ciel pluvieux qui régnait sur le village. J'avais l'impression qu'il pleurait aussi la perte de Claire. À l'intérieur, je me sentais terne et sans vie comme s'il me manquait une partie de moi-même. J'eus une pensée pour Claire avant de prendre une décision qui allait changer le cours de ma vie. Étant pauvre, ma famille ne pouvait se permettre de perdre un salaire.

Grâce à notre ressemblance, et parce que la mort de Claire n'était pas connue dans la capitale, j'avais décidé de prendre sa place. Avec l'aide de Rose, je me sentais capable de remplir cette tâche pour le bien de ma famille. Au matin, nous quittâmes notre chambrette de la rue Turgeon en prenant soin de nous préparer afin que l'illusion soit parfaite. Rose me montrait le chemin, sereine. Moi, j'étais effrayé que quelqu'un découvre le pot aux roses. Au croisement des rues Dorchester et Charest, des femmes se pressaient devant un imposant bâtiment de briques, la Dominion Corset.

Soigneusement, je plaçai ma robe, qui me chatouillait les genoux. À la file indienne, les travailleuses entraient dans le bâtiment puis rejoignaient leur table respective où la contremaîtresse les attendait de pied ferme. J'approchais de la table que m'avait désignée Rose. De chaque côté de celle-ci, quinze machines à coudre reliées à un moteur central étaient disposées. Il y avait donc trente couturières et une contremaîtresse par table. Le travail de Claire était celui de messagère, poste pour lequel on employait des jeunes filles. Ce travail consistait à rendre la production plus rapide et à éliminer les pertes de temps. Les messagères apportaient le matériel requis pour la fabrication des sous-vêtements. Ainsi, les couturières n'avaient nul besoin d'interrompre leur travail et pouvaient consacrer tout leur temps à coudre.

La contremaîtresse fit sonner la cloche. Toutes les couturières mirent leur machine en marche et me donnèrent la liste du matériel dont elles avaient besoin pour commencer leur journée. Rapidement, je suivis les autres messagères qui se bousculaient pour avoir la chance d'acquérir les plus beaux tissus. Je fus pris dans ce tourbillon infernal qu'était le travail à la Dominion Corset.

Après ma première journée, j'étais rentré épuisé dans la chambre que Rose et moi louions. À peine rentré dans la petite pièce, je me suis laissé tomber sur le lit que je partageais avec Rose.

Je soupirai longuement. Il me faudrait faire bien mieux sinon je n'allais pas faire long feu dans cette industrie. Aujourd'hui, on m'avait fait courir partout sur l'étage. Jamais je n'aurais cru que la fabrication de sous-vêtements féminins était aussi compliquée! Afin d'éviter les accidents, personne ne pouvait circuler sans autorisation. Toutes avaient leur place bien définie et devaient y rester tant que la cloche n'avait pas sonné. Il fallait obtenir des autorisations pour pouvoir sortir de la pièce, du département, de l'étage, du bâtiment. Même les pauses se faisaient à même le poste de travail.

Lorsque l'heure du dîner avait sonné, le seul moment de la journée où il était possible de circuler, j'avais vu tous les groupes sociaux et hiérarchiques se séparer. Les couturières, les contremaîtresses, les messagères, etc. s'étaient regroupées à la cafétéria. De la place où j'étais assis, j'entendais des bribes de conversation. Les couturières se plaignaient de la froideur et de la sévérité de leurs contremaîtresses et ces dernières se plaignaient de l'incompétence de leurs subordonnées. Parmi les femmes se glissèrent quelques hommes. J'étais surpris de les voir dans cette industrie connue pour n'embaucher que des femmes. J'ai questionné ma sœur à ce sujet. Apparemment, les seuls hommes à la Dominion Corset étaient le patron et ses associés, les directeurs et les designers.

Confortablement assis derrière mon bureau, je contemplais tranquillement le paysage par la fenêtre qui surplombait la rue. Dehors, le ciel pleurait tout comme le jour des funérailles. Devant ce spectacle, j'adressai ces derniers mots à ma défunte sœur : « Oh très chère Claire! Cela fait maintenant plusieurs années depuis ta mort. À quinze ans, j'ai été promu couturière. En 1911, la manufacture a brûlé. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai agi en tant qu'homme en aidant à sa reconstruction. Par la suite, il ne m'était plus possible de passer pour une femme et ma vie a pris un tournant inattendu. Je travaille toujours à la Dominion Corset en étant moi-même, Alphonse. Grâce à mes connaissances acquises en étant toi, j'ai obtenu un poste de designer. Merci d'avoir veillé sur moi, chère sœur. »

Deuxième prix

Frédéric Berthiaume
Collège des Compagnons

À la défense de Québec

La pluie drue martelait les marches du parlement de Québec lorsque Gother Mann les ascensionnait, le matin du 10 avril 1804. Sous son manteau, celui-ci essayait de protéger cinq parchemins des intempéries. Son souffle chancelait lorsqu'il frappa à la porte du parlement. Les quelques remblais de neige restants se désagrégeaient peu à peu. Une femme lui ouvrit et le mena au bureau du lieutenant-gouverneur James Henry Craig, qui sirotait son thé devant sa cheminée.

– Soyez le bienvenu, mon cher Mann, commença le lieutenant-gouverneur. Je craignais que, par cette température peu clémente, vous ne décliniez notre rencontre d'aujourd'hui.

– Rien ne me tient plus à cœur que la protection de la ville que Londres m'a confiée, sir, coupa Mann en grommelant de froid. Pourrais-je profiter de votre hospitalité pour me réchauffer auprès de votre feu et avoir une tasse de thé?

– Bien certainement, répondit Craig.

Une demoiselle vint porter une couverture, du thé et de nouvelles chaussettes à l'invité du lieutenant-gouverneur. Celui-ci, qui n'était point gêné de ne pas avoir de bottes pour parlementer avec Craig, commença son discours.

– Vous m'avez convoqué ici pour établir une stratégie afin de protéger le Bas-Canada contre une attaque future des États-Unis d'Amérique, dit Mann.

– C'est bien cela, j'ai regardé votre dossier, dit Craig. Le verdict de Londres vient corroborer le mien. Le plus gros problème de Québec, sur le plan défensif, est que les bastions sont majoritairement dirigés vers le nord-est du fleuve, alors que les États-Unis sont clairement au sud. Alors, que me proposez-vous pour contrer cette déficience?

– Vous avez bien saisi la situation, répondit Mann en souriant. Voici le moyen le plus efficace pour contrer le problème : la tour Martello, inspirée par la Corse!

Gother Mann déroula le premier parchemin sur une table qui avait été apportée près de la lumière du feu. Sur le parchemin, le croquis d'une tour était dessiné. Malheureusement, l'encre qui avait servi pour écrire le nom de cette tour n'était plus, à présent, qu'un ruisseau noir dévalant sur le plan, mais n'endommageant pas le croquis en soi.

– Une simple tour? s'étonna Craig. Est-ce que vous vous moquez de moi?

– Pas une tour, mon lieutenant-gouverneur, mais bien quatre. Et d'une redoutable efficacité, croyez-moi!

Surpris par la proposition de Mann, Craig se leva de son fauteuil pour réfléchir. Des torrents de pluie se fracassaient contre la fenêtre de son bureau. Le tonnerre se fit entendre à quelques reprises. Mal à l'aise devant ce silence prolongé, Mann parcourait du regard les magnifiques ornements du bureau avant d'être ramené à la réalité par le lieutenant-gouverneur.

– Quatre tours! Je pense que vous avez perdu la raison, s'exclama Craig.

– Non, je ne suis point dénué de raison et j'ai très bien calculé le coût de cette entreprise.

– Et qu'en coûtera-t-il? rétorqua le lieutenant-gouverneur en cachant maladroitement son scepticisme.

– Très peu! Laissez-moi vous parler du positionnement stratégique des tours, s'enthousiasma Mann en déroulant une carte de Québec sur laquelle figuraient les quatre lieux souhaités pour

l'érection des tours. Voici : la tour numéro un aura un diamètre d'environ quarante-quatre pieds, elle mesurera seulement vingt-neuf pieds de haut. La base de la tour numéro un sera plus large que les autres; de plus, le diamètre de la tour se réduira de la base au sommet. La première tour sera construite sur le champ de bataille, face au sud. Ce positionnement permettra de bien surveiller les allées et venues sur le fleuve. La façade ouest des tours sera plus épaisse que les autres afin de résister aux attaques venant du fleuve. Contrairement au mur opposé, le mur est sera plus frêle, car en prévision d'une embuscade réussie, nous pourrions provoquer l'écroulement de ce mur pour reprendre la tour à l'ennemi. Il y aura un sous-sol où les provisions nécessaires pour vingt hommes pendant une période d'un mois seront entreposées. Le matériel militaire sera aussi placé dans cette cachette dont le plancher sera constitué de chêne. La tour sera faite de pierre et d'un mélange de chaux, de vinaigre et d'eau. Grâce à ces matériaux, la pièce sera facile à éclairer et à nettoyer. Au centre, il y aura un pilier où seront accrochés les mousquets. Pour l'hygiène personnelle, des pots de chambre suffiront.

– Très bien, mais qu'en est-il des trois autres tours, s'exclama promptement Craig, aussi surpris par la proposition de Mann que par sa maîtrise parfaite du sujet.

– La première tour sera érigée pour contrer les attaques maritimes, la deuxième et la troisième seront plus grosses et plus grandes que la première, soit cinquante-six pieds de largeur et trente-trois pieds de hauteur, et auront la même structure que la première. Elles seront plus rapprochées entre elles et situées près des fortifications. Leurs matériaux seront un peu différents : nous utiliserons de la pierre de grès, plus efficace contre les tirs rapprochés. À l'intérieur de ces tours, nous pourrions installer un gros canon capable de pivoter sur trois cent soixante degrés pour mieux protéger l'intégrité de chaque tour. La tour numéro quatre mesurera quarante-deux pieds de diamètre et vingt-six pieds de hauteur. Elle sera positionnée à proximité de la rivière Saint-Charles, qui est bien peu protégée actuellement. Les trois premières tours seront capables de se protéger mutuellement.

– Et quelle est l'efficacité de ces tours Martello? demanda Craig d'un air dubitatif.

– Eh bien pendant deux jours, en 1793, deux vaisseaux de la Royal Navy ont bombardé sans arrêt une seule tour et elle ne tomba qu'à la fin du deuxième jour. Vous savez que nous avons les meilleurs navires du monde, et malgré cela, il nous a fallu deux journées de bombardement ininterrompu pour faire chuter la tour!

– J'ai des doutes, monsieur Mann, mais votre projet me semble efficace. Je n'ai aucune raison de m'y opposer : Québec a cruellement besoin d'ouvrages défensifs, et votre proposition corrigera des lacunes importantes. J'ai confiance en vos compétences. J'ordonnerai qu'on vous octroie les fonds requis pour que la construction débute sous peu, affirma Craig d'un ton décidé.

Les deux hommes se levèrent et se serrèrent la main. La construction des tours Martello pouvait commencer.

Troisième prix

Nicolas Fontaine
École secondaire Cardinal-Roy

La force du lien

Je suis le souffle de l'engagement, de l'altruisme et de l'humanisme. Autrefois, mon nom était l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang, surnommé l'hôpital de la rue des Pauvres. Aujourd'hui, je suis mieux connu sous le nom de l'Hôtel-Dieu de Québec, situé au 11, côte du Palais à Québec. Mon histoire dure depuis plus de trois cent soixante-quinze ans...

Vers 1635, à l'époque où seuls quelques Français étaient installés au Québec, un des premiers missionnaires, le père jésuite Paul Le Jeune, souhaite l'implantation d'un hôpital surtout destiné aux habitants de ce territoire, les Amérindiens. Son objectif était clairement défini : « Je servirai la cause de l'évangélisation des Autochtones en dispensant des soins à leurs malades. » Son cri du cœur est entendu à la cour de France. Généreusement, la nièce du cardinal de Richelieu, Marie-Madeleine de Vignerot, duchesse d'Aiguillon, s'engage à verser une somme d'argent pour concrétiser le projet. Elle choisit de faire appel aux Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Dieppe, en France, pour la gestion et signe le contrat de la fondation de l'Hôtel-Dieu le 16 août 1637.

Le 1er août 1639, trois sœurs hospitalières dirigées par mère Saint-Ignace arrivent à Québec. Les Hospitalières sont logées provisoirement dans une maison de la haute-ville appartenant aux Cent-Associés en attendant la construction de leur monastère-hôpital. Elles y dressent des lits pour recevoir les malades autochtones. L'été suivant, à la demande des Amérindiens, elles s'établissent à Sillery pour être plus près d'eux. Toutefois, en raison d'une épidémie de variole, de l'insécurité de l'endroit (les Iroquois se faisaient plus redoutables) ainsi que de la distance qui les sépare de la ville, elles sont forcées de modifier leur choix. Elles quittent à regret leur modeste hôpital de Sillery.

Le nouveau site qui est mon emplacement actuel en face du fort Saint-Louis, en haut de la falaise, avait déjà été considéré quelques années auparavant. Lors de la première visite du site à leur arrivée à Québec, les religieuses sont fort désappointées parce que la côte est très escarpée et il n'y a pas d'eau dans tout ce terrain. Avec le temps, les Hospitalières se rendent compte qu'elles ne trouveront pas de site plus convenable. Les ouvriers peu nombreux prennent plus de quatre ans avant de rendre habitable le monastère-hôpital. Je reçois ma bénédiction officielle le 16 mars 1646 par le père Barthélémy Vimont. Les religieuses s'y installent et y poursuivent humainement leur travail auprès des Autochtones. À cette période, sœur Marie-Catherine de Saint-Augustin, qui vécut vingt années à l'Hôtel-Dieu, y laisse sa marque et devient une figure dominante de mon histoire. Tout comme la colonie, j'ai changé et subi de nombreuses transformations. En 1654, les Hospitalières forment un projet afin que mon bâtiment soit plus vaste et contienne une grande salle, une église et un chœur. Les religieuses doivent prodiguer des soins à la population du territoire, aux immigrants et à tous ceux qui, comme les soldats et les matelots, sont de passage dans la capitale de la Nouvelle-France. Elles le font dans des conditions extrêmement pénibles. En 1672, avec l'aide financière de l'intendant Jean Talon, elles ajoutent une double salle avec un nouveau pavillon. De plus, on m'installe un système d'aqueduc. En 1695, deux ailes sont ajoutées à mon bâtiment construit sur des caves en forme de voûtes.

C'est pendant le Régime français que débute le recrutement de médecins et de chirurgiens qui sont devenus célèbres, notamment les docteurs Robert Giffard et Michel Sarrazin, pour ne nommer que ceux-là. Le 7 juin 1755, l'incendie de mes bâtiments est une grande perte, non seulement pour les Hospitalières, mais aussi pour toute la colonie. Il semblerait que deux matelots qui avaient été soignés chez moi, mécontents, auraient mis le feu et causé l'épouvantable désastre. Avec bonheur, ma nouvelle construction est inaugurée deux ans plus tard. Mais le temps est compté. Rien ne peut effacer la consternation et l'accablement des Hospitalières au moment où je suis réquisitionné pour loger les troupes anglaises au lendemain de la Conquête en 1759. Il en est ainsi pendant près d'un quart de siècle. La guerre a été pour nous une période de détresse inexprimable. Le 1er mai 1784, je suis ouvert à nouveau pour les malades de la population. Ceci marque la fin des grandes épreuves et le début d'un avenir meilleur.

Au début du XIXe siècle, la construction d'un nouveau bâtiment s'impose. Mère de Saint-Martin est l'âme de l'entreprise. Elle crayonne la plus grande partie des plans. À l'époque, mon édifice est considéré comme un des hôpitaux les plus modernes. Je me spécialiserai progressivement dans certains soins médicaux. Je deviendrai le plus important centre de traitement du cancer de l'Est-du-Québec et un centre de référence en néphrologie. En 1855, je deviens le premier hôpital d'enseignement de l'Université Laval. Par la suite, je joue un rôle primordial dans le domaine de l'enseignement et de la recherche universitaire. 1892 marque l'ouverture du pavillon d'Aiguillon offrant des soins spécialement consacrés aux enfants malades. Soixante-neuf ans plus tard, il est remplacé par un édifice de quatorze étages qui permet d'agrandir et de moderniser mon établissement. Au cours des cinquante dernières années, mon ensemble immobilier connaît plus de transformations que durant les trois cents années précédentes. En novembre 1995, les Augustines n'agissent plus à titre de corporation propriétaire.

Moi, l'Hôtel-Dieu, je suis un joyau en plein cœur du Vieux-Québec. Je suis inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO et désigné lieu historique du Canada. Développé par les Augustines et par des générations d'hommes et de femmes qui ont transmis aux plus jeunes un héritage d'expertises scientifiques, d'humanisme et de respect pendant presque quatre siècles, je perdurerai dans le temps pour être encore et toujours un souffle d'espoir et de dignité.